

même, qui expose, voire fixe, les normes de la rationalité théorique. Ce qui revient à dire que, selon P. Engel, l'éthique intellectuelle, finalement, n'est pas de l'éthique tout court.

Roger Pouivet, Nancy

Jenny Pelletier et Magali Roques (eds.), *The Language of Thought in Late Medieval Philosophy: essays in honor of Claude Panaccio*, s.l. : Springer, 2017, 463 pages.

Dans ce livre, Jenny Pelletier et Magali Roques rendent leur hommage à l'importante contribution de Claude Panaccio à l'étude de la philosophie latine du bas Moyen Âge, et en particulier à l'étude de l'hypothèse du langage mental dans le contexte scolastique. Panaccio, professeur émérite de philosophie à l'Université du Québec à Montréal, est un éminent spécialiste de la philosophie de Guillaume d'Ockham et ce volume contient des contributions de chercheurs et chercheuses d'horizons différents qui ont, pour la plupart, échangé avec le philosophe québécois notamment à travers une dizaine d'ateliers dédiés à l'étude du nominalisme.

Dans le premier chapitre, les éditrices font une brève présentation du travail de Panaccio et de l'état de la question du langage mental au bas Moyen Âge. Elles annoncent que, même si cette dernière est le sujet central de ce « quasi-*Festschrift* », tous les articles ne portent pas spécifiquement sur ce sujet étant donnée l'influence de Panaccio sur de nombreux aspects de la philosophie médiévale. Le premier chapitre situe ainsi la contribution du philosophe québécois dans le panorama des études sur l'hypothèse du langage mental, qui ne se limite pas au Moyen Âge mais qui, bien au contraire, a une grande portée dans l'épistémologie contemporaine.

Les éditrices nous offrent, ensuite, un entretien entremêlé d'anecdotes personnelles où Panaccio décrit son parcours académique. Ce portrait d'un philosophe presque aussi engagé dans le paysage politique du Québec du 20^e siècle qu'en philosophie permet de comprendre les chemins qui l'ont mené au sujet de la recherche pour laquelle il sera connu. Après ce deuxième chapitre de mise en contexte, on en vient aux articles qui dialoguent avec le travail de Panaccio et les études récentes en philosophie médiévale.

La première partie du livre traite de la philosophie de Guillaume d'Ockham, et contient des contributions de chercheurs et chercheuses ayant croisé le parcours de Panaccio à différents niveaux, et qui ont parfois des divergences importantes mais très fécondes avec lui. D'un côté, nous trouvons les philosophes avec qui il a échangé au fil des années, tel que Calvin Normore. Celui-ci fait non seulement l'éloge de la méthode de Panaccio et de son précieux apport à l'histoire de la philosophie, mais offre aussi un compte rendu de sa contribution à l'étude de l'ontologie et de la sémantique de Guillaume d'Ockham. Normore conclut son article en soulignant les points de désaccord qu'il a eus avec son collègue au cours de leurs nombreux échanges. De l'autre côté, figurent les représentants d'une génération plus récente, qui critiquent et entrent en dialogue avec les écrits de Panaccio. C'est le cas de Susan Brower-Toland, qui reprend dans ce volume le débat autour de l'externalisme d'Ockham à propos du contenu mental. Selon elle, et *contra* Panaccio, cette étiquette externaliste n'est pas nécessairement justifiée, puisqu'Ockham semble admettre que les caractéristiques internes des états mentaux peuvent déterminer le contenu de nos états mentaux intuitifs.

L'article d'Aurélien Robert, qui ouvre la première partie du livre, traite de l'ontologie d'Ockham dans le contexte de la philosophie de l'esprit et suggère que, compte tenu de la théorie des concepts du philosophe ainsi que des changements qu'elle a subis, son ontologie permet de comprendre la distinction entre deux modes de cognition: *in se* et *in*

alio. Robert fait un inventaire de différentes interprétations portant sur la cognition des substances matérielles chez Ockham pour souligner que, même si l'interprétation de Panaccio a des limites importantes, elle reste la plus plausible, en particulier comparée à celles d'Adams et Scott. Toujours sur le sujet de l'évolution de la théorie des concepts chez Ockham, Fabrizio Amerini, partiellement en accord avec Normore et Panaccio, soutient que l'avis ockhamien sur les *syncategoremata* n'a pas évolué avec ladite théorie. Les *syncategoremata* sont toujours compris comme des signes de l'esprit, séparés du langage parlé, et co-signifiant les mêmes choses que les *categoremata* mentaux auxquels ils sont liés. La contribution d'Ernesto Perini-Santos, qui précède celle d'Amerini, est la seule de cette section qui porte sur la logique, plus précisément la logique modale d'Ockham. Elle trace les lignes générales de cette théorie en tant que cadre métathéorique.

Les éditrices contribuent également à cette partie du livre. Le chapitre de Magali Roques reprend la discussion ontologique concernant le langage pour traiter de la question des définitions réelles. Jenny Pelletier traite de la sémantique des transcendants chez Ockham et examine comment le bien, ainsi que l'un et le vrai, requièrent une base métaphysique, à savoir la postulation d'un être au-delà des concepts, sur laquelle la sémantique ockhamienne puisse s'appuyer. Si dans ce chapitre le bien n'est pas nécessairement pris dans un sens moral, Sonja Schierbaum, dans l'article suivant, se penche sur la philosophie morale d'Ockham à proprement parler. Schierbaum traite notamment du volontarisme ockhamien, le défendant contre la possible accusation d'avoir laissé la porte ouverte à l'irrationalisme.

La deuxième partie du livre est consacrée plus largement au contexte historique des problèmes philosophiques discutés par Guillaume d'Ockham. Il s'agit de le faire dialoguer avec ses prédécesseurs ou contemporains tels que Roger Bacon, Gauthier Burley, Gauthier Chatton, Pierre Auriol et Jean Buridan. On voit ainsi émerger les thématiques philosophiques développées par Panaccio dans ses travaux sur le Moyen Âge. Dans le premier article de cette section, Frédéric Goubier compare les théories de la *suppositio* chez Ockham et Bacon, pour montrer que, même si tous les deux discutent du rôle du locuteur dans l'équivocation entre la *suppositio personalis*, la *suppositio materialis* et la *suppositio simplex*, pour Bacon, le rôle du locuteur est plus important dans la suppression des ambiguïtés.

Dans le chapitre suivant, Martin Pickavé examine la critique ockhamienne de la théorie de la perception sensorielle de Pierre Auriol, au regard de l'« argument de l'illusion ». Ici encore, ce n'est pas Ockham qui prend le dessus, mais bien Auriol, puisque ce dernier aurait été mal interprété par le *Venerabilis inceptor*, possiblement en raison de la divergence entre leurs théories de la perception.

L'article de David Piché est l'une des quatre contributions en langue française du volume. Il compare la discussion éthique et épistémologique des actes de croyance selon Ockham, Chatton, son farouche adversaire, ainsi que Durand de Saint-Pourçain. Il fait écho à l'article de Schierbaum en présentant une autre défense du volontarisme ockhamien, cette fois-ci contre les accusations d'incohérence entre son volontarisme et son épistémologie.

Catarina Dutilh Novaes renoue avec la logique et trace un parcours historique de la notion de syllogisme. Par l'intermédiaire de Kilwardby, elle compare la définition aristotélicienne du syllogisme avec celles qui apparaissent au 14^e siècle, notamment avec Ockham et Buridan. Cela permet de voir à quel point la position ockhamienne diffère de celle d'Aristote, dont Buridan se trouve plus proche conceptuellement. Dans le champ

logique toujours, E. Jennifer Ashworth compare les *obligationes* d'Ockham, de Burley et de leurs successeurs en Angleterre et en Europe continentale, sur la question de l'*impositio* et de son application aux *sophismata*. Elle traite ainsi des idées de Roger Swyneshed, Richard Brinkley et Ralph Strode, philosophes du 14^e siècle moins connus du grand public, mais dont l'influence dans le contexte académique d'« Oxbridge » mérite l'examen.

L'unité thématique du troisième volet du livre provient des questions principales que Panaccio a soulevées dans ses études ockhamistes, à savoir, celles portant sur l'ontologie, la philosophie du langage et la philosophie de l'esprit. Ces questions sont considérées dans un spectre temporel plus large, même si elles dépassent rarement le cadre général de la philosophie médiévale. Irène Rosier-Catach interroge l'incidence de la question de l'*attentio*, chez Abélard, sur les liens entre ontologie, sémantique et psychologie, sa portée étant étendue à la signification des termes, au problème des universaux, ainsi qu'à la formation de propositions. Claude Lafleur et Joanne Carrier vont aux sources de la discussion sur le langage mental. Ils proposent une exégèse du *Divisio Scientiarum* d'Arnoul de Provence, dont ils révisent l'édition et la traduction, et soulèvent la question de la possible influence d'Al-Fârâbî sur ce texte. Ils comparent ensuite cette influence au rapport entre Al-Fârâbî et Jean Damascène présenté par Panaccio dans son livre de 1999, *Le discours intérieur*. Sten Ebbesen, sur la base d'une expérience proposée par Psammétique Ier (décrite par Hérodote), se penche sur les modistes des 13^e et 14^e siècles, notamment Radulphus Brito, Boèce de Dacie et Jean de Jandun. Il s'interroge sur l'acquisition du langage et se demande si le langage est inné au point qu'il soit possible d'en acquérir un sans l'apprendre. La conclusion, selon la plupart de ces auteurs, est négative. Antoine Côté, à son tour, examine les aspects ontologiques du langage et s'oppose à l'interprétation traditionnelle des universaux chez Jacques de Viterbe. À travers des comparaisons exégétiques, Côté soutient que la position de Jacques de Viterbe à propos de la nature des concepts est bien trop réaliste pour être comparable à celle d'Ockham. Les similarités soulignées par l'édition critique de l'*Ordinatio* d'Ockham ne sont donc pas pertinentes de ce point de vue.

Peter King examine la situation scientifique de la psychologie à Paris et à Oxford à la fin du Moyen Âge. Il compare les maîtres ès arts continentaux à ceux d'Oxford sur les questions du *De Anima* I. Tandis que les premiers étaient préoccupés par les difficultés proprement philosophiques et théologiques que posent ce texte, les *oxonienses* les ont ignorées, possiblement parce qu'ils privilégiaient une façon mathématisée de faire de la philosophie naturelle, au détriment des questions purement psychologiques. C'est ce contexte qui a permis à Ockham de nier la scientificité de la psychologie en tant que discipline indépendante de la philosophie. La contribution de Peter John Hartman au volume se démarque des autres en termes de présentation, mais n'en est pas pour autant moindre : il propose une édition et une traduction anglaise des *Sentences A/B* III, d. 23, qq. 1–2 de Durand de Saint-Pourçain portant sur les habitus cognitifs. Hartman compare l'avis de Saint-Pourçain aux thèses de Godefroid de Fontaines et de Hervé Nédellec sur le statut ontologique des *habitus* et leur rôle causal. Sa contribution aborde ainsi les thématiques concernant l'ontologie dans le contexte de la psychologie et de la morale au bas Moyen Âge, thématiques abordées de façon tangentielle dans la première partie du livre, par Pelletier et Schierbaum.

La contribution de Gyula Klima reprend la discussion – sujet de plusieurs échanges avec Panaccio –, sur la façon dont la compréhension nominaliste du concept d'identité lié aux caractéristiques internes des qualités mentales précède le scepticisme cartésien. Klima

nuance ici sa thèse initiale à la lumière d'Adam de Wodeham, en considérant certains types de modalités qui auraient été connues par Descartes, mais pas encore par le jeune collègue d'Ockham. Il arrive ainsi à la conclusion que Wodeham n'aurait pas pu adopter une posture aussi sceptique que Descartes, puisqu'il ne possédait pas les mêmes principes modaux que ce dernier. Cet article, se référant aussi bien à Descartes et à Kant qu'au film *Matrix*, est, avec celui d'Alain de Libera dont il sera question plus bas, une des contributions qui met le plus en pratique – voire à l'épreuve – la méthode de Panaccio, qui tente de faire dialoguer certains éléments de la philosophie médiévale avec des philosophies postérieures. Jack Zupko suit l'élan de la discussion épistémologique de ce volet du livre et compare les théories de la conscience de la perception sensorielle (*sensory awareness*) chez Jean Buridan et Nicolas Oresme. Débutant son parcours historique avec le « problème de la conscience » chez Aristote et chez les stoïciens, Zupko montre que Buridan attribue la *sensory awareness* à tous les animaux, alors qu'Oresme la restreint aux êtres humains, et cela principalement à cause de leurs interprétations divergentes du *De Anima*. L'article de Joël Biard porte sur les *Sentences* de Pierre d'Ailly, notamment sur la question du probable dans l'analyse épistémique des concepts, une notion qui occupe une place remarquable, à côté de l'évidence et de la certitude, dans la discussion de la théorie de la connaissance vers la moitié du 14^e siècle. C'est Alain de Libera qui clôt cette troisième partie du livre, en comparant les notions de cognition intuitive et cognition abstraite au Moyen Âge avec, d'un côté, les deux sens de '*Vorstellung*' chez Brentano et Husserl, et, de l'autre, la distinction entre présentation et représentation couramment utilisée en philosophie analytique. Ici encore, on retrouve des traces de la méthode de Panaccio en histoire de la philosophie, à travers de fortes comparaisons entre théories médiévales et contemporaines. Cette fois-ci cependant, en suivant son opposition habituelle à la méthode de Panaccio, de Libera montre que les juxtapositions théoriques ou conceptuelles ne sont pas toujours adéquates et que les théories médiévales de la (re) présentation ont des caractéristiques uniques qui les rendent irréductibles à des théories plus tardives comme celles de Brentano/Husserl et de Peirce.

Finalement, dans la quatrième et dernière partie du livre, c'est Claude Panaccio lui-même qui prend la parole, avec un essai sur l'importance de l'histoire de la philosophie. Il analyse la façon dont les historiens et historiennes de la philosophie interprètent les textes et soutient que les philosophes ont toujours fait face aux mêmes phénomènes de problématiques philosophiques (à savoir, les phénomènes logico-linguistiques de prédication, de modalité et de vérité). Il s'intéresse ensuite à la manière dont ceux et celles qui étudient l'histoire de la philosophie comprennent la pertinence des textes qu'ils examinent, radicalement différents des textes d'aujourd'hui.

Bien plus qu'un simple *Festschrift* témoignant de l'influence de Panaccio sur des philosophes de différentes générations et de différents continents, cet ouvrage représente une admirable contribution à l'étude de la philosophie médiévale autour de la figure d'Ockham et aux problématiques ontologico-sémantiques du Moyen Âge latin, ainsi qu'à l'histoire de la philosophie et sa méthode. Le chemin tracé par Claude Panaccio à partir de l'hypothèse du langage mental au Moyen Âge s'est révélé fécond et a ouvert un large éventail de discussions en histoire de la philosophie, nombreuses d'entre elles encore en cours, comme ce volume le démontre.¹⁰

Aline Medeiros Ramos, Montréal

¹⁰ Je souhaite remercier chaleureusement Isabelle Chouinard et Hélène Leblanc d'avoir révisé le français de ce compte rendu. J'assume la responsabilité de toute erreur ou omission.